N° 86 — 8e ANNÉE Prix : 30 Centimes MARS 1913

LA VIE FUTURE

Abonnements : France Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : Passage du Caravansérail, 6 — ALGER

L'UNION DES VOLONTÉS

Dans toutes les expériences spirites la condition la plus essentielle à observer c'est l'union des volontés des assistants. Mais entendons-nous ; il ne s'agit pas d'une volonté commune qui aurait pour but la réalisation d'un fait prévu et décidé d'avance ; il s'agit de cette volonté sans autre parti-pris que celui d'arriver à la connaissance de la vérité, quelle qu'elle soit. On peut par exemple par un effort de volonté commune faire tourner ou se soulever une table autour de laquelle on est assis. On peut la faire mouvoir, sans tricherie d'aucune sorte, si la volonté de tous les assistants est portée vers ce but déterminé. Toutefois ce genre de phénomène tout mécanique, n'aboutit nullement à la connaissance de la Vérité ; c'est un jeu de société. L'union des volontés et l'union des Cœurs est nécessaire surtout pour faciliter aux bons esprits de l'Espace, aux Invisibles, les communications qu'ils ne demandent pas mieux que de nous faire si nous les en prions avec foi. C'est dans ces cas que les expériences deviennent vraiment intéressantes et donnent des résultats merveilleux, stupéfiants pour les non initiés ; mais une volonté contraire peut faire échouer l'épreuve.

Il nous est arrivé quelquefois de voir un matérialiste invétéré venir assister à nos séances médiumnimiques, non pour accepter de bonne foi la solution du problème spirite ; mais pour voir se réaliser à sa manière une hypothèse négative qu'il s'est préalable-

ment formée. Cette hypothèse sera par exemple celle-ci. « La prétendue communication d'un esprit invisible donnée par le médium n'est qu'une suggestion provoquée par un membre de l'assistance au moyen de la transmission de pensée ». Alors mon savant incrédule s'efforce durant la production de la Communication d'influencer lui-même le médium par sa volonté mentale fortement tendue vers le sujet. Il se produit alors nécessairement ceci : Quel que soit le mobile qui fait agir le médium deux volontés contraires sont en présence.

D'une part la volonté par laquelle le médium agit ordinairement et d'autre part la volonté adventive venue exprès pour contrecarrer les expériences. Or, cet esprit fort ne réfléchit pas que son épreuve ne prouvera rien même si elle réussit à faire dévier le sens de la communication médiumnimique. En effet, puisqu'il admet que la pensée de l'un des assistants peut se transmettre par télépathie dans le cerveau du médium, il admet le transport fluidique de cette pensée traversant l'espace sans aucun support visible. Mais sa pensée transmise de même par télépathie, arrivant en même temps dans le cerveau du médium, pourra le faire bafouiller ou le désorienter. Est-ce que cela prouvera que le fluide télépathique habituellement manifesté dans nos séances ne provient pas d'un invisible ?

D'ailleurs, il arrive dans ce cas que la séance, contrariée par des volontés opposées, (volontés d'esprits invisibles ou émanation des assistants), ne peut continuer. Il faut donc nécessairement cesser la production des phénomènes, car il y aurait du danger pour le médium : L'état de trance ou de sommeil médianimique le met dans un état de sensibilité nerveuse qui pourrait lui causer des accidents. C'est pourquoi, en général, lorsque l'un de ces prétendus savants qui croient pouvoir expliquer tous les phénomènes de médiumnité par des propriétés inhérentes à la matière ou plus simplement par des subterfuges, des simulations ou des fraudes ne peuvent obtenir la production d'un fait certain et convaincant. N'étant venus assister aux séances que pour en contrecarrer les expériences, ils ne peuvent comprendre pourquoi leur présence

peut empêcher les phénomènes de se produire ; ils vont partout disant qu'ils n'ont jamais vu ce que les spirites prétendent avoir vu : les communications des esprits de l'au delà ni les preuves de la survivance de l'âme.

F. T. M.



LES VIES SUCCESSIVES

par M. Albert de Rochas

III

> Les âmes doivent finalement s'immerger de nouveau dans la substance d'où elles sont sorties ; mais, avant ce moment, elles doivent avoir développé toutes les perfections dont le germe est planté en elles ; si ces conditions ne sont pas réalisées dans une existence, elles ont à renaître jusqu'à ce qu'elles aient atteint le degré qui rend possible leur absorbtion en Dieu.
>
> Le Zohar.

La troisième partie de l'ouvrage s'occupe de phénomènes analogues.

L'auteur fait connaître les traditions relatives au *corps astral;* il traite de l'extériorisation du corps astral pendant la vie et de sa sortie au moment de la mort.

Il consacre un chapitre à la régression de la mémoire observée sous l'influence d'un accident ou au moment de la mort.

Un autre chapitre parle de quelques hommes qui ont gardé le souvenir de vies antérieures.

Voici des observations relatives à la vie du passé et de l'avenir sous l'influence du magnétisme ou d'un entraînement spécial ; chose bien curieuse encore, voici des réincarnations prédites et effectuées, et enfin un cas de *précognition.*

Voici une observation rapportée par le Dr Gibier : celui-ci reçut

en 1887, à Paris, la visite d'un M. H..., artiste graveur, qui lui raconta ce qui suit :

« Il y a peu de jours, vers dix heures du soir, saisi d'un sentiment de lassitude étrange, j'allumai un cigare à la flamme de mon carcel, et je m'étendis sur une chaise longue.

« Au moment où j'appuyais ma tête sur le coussin du sofa, j'éprouvai comme un étourdissement, puis brusquement, je me trouvai transporté au milieu de ma chambre.

« Tout d'abord, *je me vis étendu* sur le sofa ; ma première idée fut que je rêvais, mais, me rendant compte qu'il ne pouvait être question d'un rêve, je pensais que j'étais mort et que j'étais devenu esprit.

« Je m'approchai de mon corps, je me vis respirant et de plus je vis l'intérieur de ma poitrine.

« Me sentant un peu rassuré, je regardai ma lampe qui était près de mon lit et craignant qu'elle ne mit le feu aux rideaux, je pris la clef de la mèche pour l'éteindre, mais je ne pus pas la faire tourner.

« Je m'examinai alors moi-même et vis que, bien que ma main pût passer au travers de moi, je me sentais biens le corps qui me parut comme revêtu de blanc. Puis je me plaçai devant mon miroir. Au lieu de voir mon image dans la glace, je m'aperçus que ma vue semblait percer le mur, et je vis l'appartement de mon voisin. Je me rendis compte de l'absence de lumière dans cet appartement où ma vue s'exerçait pourtant et je perçus comme un rayon de clarté qui partait de mon épigastre et qui éclairait les objets.

« L'idée me vint de pénétrer chez mon voisin que je ne connaissais pas et qui était absent de Paris à ce moment. A peine avais-je eu le désir de visiter la première pièce que je m'y trouvai transporté. Comment ? Je n'en sais rien, mais il me semble que j'ai dû traverser la muraille. J'inspectai les chambres.

« Pour changer de place, je n'avais qu'à vouloir et, sans effort, je me trouvais là où je devais aller.

« Je gravais l'aspect des chambres dans ma mémoire et je me dirigeai vers une bibliothèque où je remarquai plusieurs titres

d'ouvrages. A partir de ce moment mes souvenirs sont confus; je sais que j'allai très loin en Italie, je crois, mais je ne saurais donner l'emploi de mon temps.

« Je m'éveillai à cinq heures du matin, raide, froid sur mon sofa, et tenant encore mon cigare inachevé entre les doigts. Ma lampe s'était éteinte. Je me mis au lit, agité par un frisson. Enfin le sommeil vint. Quand je m'éveillai, il faisait grand jour.

« Au moyen d'un innocent stratagème, j'induisis mon concierge à aller voir dans l'appartement de mon voisin s'il n'y avait rien de dérangé, et, montant avec lui, je pus retrouver ce que j'avais vu pendant la nuit, ainsi que les titres des livres que j'avais remarqués. »

A propos du souvenirs de vies antérieures, le comte A., de Gobineau, dans son ouvrage « *Trois ans en Asie,* » dit que plusieurs saints personnages *Nossayiys* ont porté témoignage de la réalité des existences successives. Ainsi Schevkh Hemyr affirmait qu'il avait gardé la mémoire des états antérieurs traversés par lui; il se souvenait d'avoir été fabricant de nattes de paille.

Beaucoup d'enfants, en Birmanie, se souviennent de leurs vies antérieures. A mesure qu'ils grandissent, leurs souvenirs s'effacent; le comte A..., de Gabineau, a vu beaucoup de ces enfants.

C'est encore une sensation de même ordre que décrit Lamartine dans son *Voyage en Orient.*

« Je n'avais en Judée ni Bible, ni relation de voyage à la main, personne pour me donner les noms des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes; pourtant *je reconnus de suite* la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, les frères me confirmèrent l'exactitude *de mes prévisions.* De même à Séphora j'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la Vierge. Le lendemain, au pied d'une montagne aride, je reconnus le tombeau des Machabées et je disais vrai sans le savoir. Je n'ai jamais rencontré en Judée *un lieu avec une chose qui ne fût pour moi comme un souvenir.* Avons-nous donc vécu deux fois ou mille fois? Notre mémoire n'est-elle qu'une image ternie que le souffle de Dieu ravive? »

(A suivre.) ISIDORE LEBLOND.

La Morale de tous les temps, de tous les lieux et de tous les peuples

Les croyances étant la base des sentiments humains ont une grande influence sur le caractère des civilisations, des mœurs et sur la vie réelle des peuples. Mais toute croyance doit toutefois prouver sa valeur par le progrès moral et l'amélioration sociale qu'elle produit parmi ceux qui y sont fidèles.

Mais toute philosophie et toute doctrine resteront un vain mot si elles ne se manifestent pas par des œuvres de bienfaisance. La fraternité vécue doit en être la base et le couronnement.

Vainement chercherait-on dans les religions des principes moraux assez éthérés et assez puissants pour conduire les peuples dans la véritable voie du progrès moral ; car tous les dogmatismes devenant la proie des ministres qui les exploitent à leur profit, ces divers cultes restent lettre morte.

Il faut donc une nouvelle croyance véritablement indépendante, qui puisse grouper dans une morale pure, dégagée de tout agissement clérical et de toutes les aspirations des hommes qui cherchent la vérité là où elle n'est pas.

Le spiritisme, dégagé de toute ingérence des exploitateurs de religion, renferme dans sa morale éthérée tous les principes destinés à améliorer l'humanité ; car la morale spirite montre à l'âme des horizons nouveaux, dont la beauté dépasse toutes les conceptions humaines ; elle contient dans son essence des harmonies tellement suaves que peu d'hommes peuvent les comprendre dans toute leur étendue.

A la place de l'envie et de la jalousie, le spirite doit les remplacer par les sentiments de l'amour de ses semblables, et confondre dans son cœur la joie, la tendresse, la charité et une bienfaisance sans bornes à l'égard de tous ses frères.

Toute croyance resterait un vain mot et une utopie si elle ne se

manifestait pas par des œuvres de bienfaisance. La fraternité vécue doit donc en être le résultat.

Mais la plupart des hommes, ne se nourissant que d'illusions et de chimères, ne cherchent pas à sonder les grands mystères de la nature, ni la marche de ses événements ; car les esprits attardés sur le chemin de la vie terrestre et réfractaires aux pensées d'une morale,sublime et aux principes de solidarité fraternelle, oublient les devoirs que leur impose leur destinée terrestre.

Le spiritisme s'élevant au dessus de toutes les croyances, exploitées par les divers cultes, proclame, comme régle fondamentale de ses principes, le dévouement et la bienfaisance envers autrui et l'amour désintéressé de tous les hommes ; car il se sent vivre dans le bonheur des autres ; il doit donc solidariser toutes ses aspirations et tous ses efforts en vue de contribuer à l'amélioration morale et sociale de la masse des individus.

Sa morale embrasse l'amour de Dieu manifesté par l'amour du prochain. Toutes ses actions doivent donc démontrer la véritable vie spirituelle et la grandeur des âmes bienfaisantes ; il veut pour tous les hommes la fraternité et la sociabilité des âmes nobles, mues par des aspirations sublimes qui, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à ceux qui souffrent de cuisants ennuis et de dures privations.

Les principes sur lesquels reposent le spiritisme sont destinés à pousser tous les hommes à travailler à l'établissement des liens d'amour, de fraternité et de solidarité entre tous les hommes ; ils reposent donc sur la communion d'amour et sur l'immanente conscience, appuyée sur les lumières de la raison. Il renferme donc la véritable émanation de l'amour, de la justice et de tous les beaux sentiments de l'âme ; car il apporte au monde troublé des paroles de paix, de conciliation et d'espérance. Il veut la lumière pour tous dans ses enseignements, une liberté sans licence et l'ordre dans toutes les actions de la vie humaine. Tous ses actes doivent donc tendre vers l'harmonie sociale des individus et l'équilibre du droit et du devoir pour tous.

Mais la plupart de ceux qui méconnaissent l'action bienfaisante

du spiritisme n'ont jamais sondé les bases sur lesquelles repose cette sublime philosophie ; car ce sont les spirites qui songent aux malheureux sans asiles et dépourvus de moyens d'existence ; ce sont eux qui font aimer la vie à ceux qui la maudissent ; ce sont eux qui sont les véritables prisonniers de la question sociale et les apôtres de la vraie morale, qui est destinée à unir tous les hommes dans la fraternité universelle.

Son enseignement est aussi gracieux que consolant, puisqu'il ouvre des horizons nouveaux de bonheur à ceux qui sont étreints par la misère, les peines et les ennuis.

Le spiritisme n'étant pas doctrinaire, ni dogmatique, dans le sens absolu du mot, chacun apprécie à son point de vue les vérités qui lui sont soumises, conformément à ses idées et suivant son degré d'avancement moral.

Mais le manque d'équilibre, dans l'ordre social, constitue une plaie invétérée difficile à cicatriser ; car l'égoïsme étroit règne encore en maître dans notre société moderne.

Le chacun pour soi, enseigné et proclamé par les cléricaux, domine encore les aspirations de la plupart des individus.

Les possesseurs de la fortune oublient presque tous qu'ils ne sont que les intendants de Dieu sur la terre et qu'ils doivent user de leur fortune en véritables serviteurs fidèles de Dieu, qui la leur a confiée.

Au point de vue de l'équilibre social, il est certain que le superflu de ceux qui gaspillent leur fortune en dépenses inutiles, serait suffisant pour assurer le nécessaire à ceux qui en sont privés.

Ah ! combien de mercenaires de la société souffrent souvent de cruelles privations, pour eux et leur famille, faute de ressources indispensables pour subvenir à leurs besoins.

D'après la loi immanente, qui repose sur Dieu même, la fortune n'appartient exclusivement à personne. Ceux qui la possèdent n'en sont que les gérants. Ils peuvent en user, mais non en abuser.

Ces principes rationnels sont généralement méconnus ; car les personnes favorisées par la fortune comprennent rarement les devoirs qu'elle leur impose.

Tous les hommes devraient mieux comprendre que les actions bienfaisantes sont des chants d'amour qui montent jusqu'à Dieu et que les bonnes œuvres nous unissent aux bons esprits, qui sont nos intermédiaires entre Dieu et le monde terrestre.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.



Communications obtenue par le Médium Madame M...

Chers aimés,

Que des épreuves en ce jour ; que de tribulation, Priez avec ferveur ; ayez le recueillement sincère qui doit guider les âmes vaillantes et les admettre un jour dans le sein des élus. Oui, chers frères soyez toujours aptes dans vos peines à concevoir que ces peines vous sont obligatoires pour votre avancement. Supportez avec résignation ces épreuues salutaires, afin qye lorsque vous parviendrez dans l'Au-Delà vous soyiez purifiés par vos sacrifices imposés, avec cette abnégation qui est la force du véritable croyant.

Priez. Demandez l'aide et l'assistance de tous vos Protecteurs invisibles et vous trouverçz dans cette douce méditation la consolation que demande journellement la créature humaine.

Aimez-vous les uns les autres ; secourez-vous ; soyez charitables et vous serez les bien-aimés de Dieu.

Un Ami de l'Espace.

* * *

Pauvre humanité ? pourquoi es tu divisée par tes ambitions, paı ton orgueil ? Crois tu que lorsque tu as passé tes caprices tu as accompli tes volontés ? Te trouves-tu plus avancé ? non. Réfléchis, pauvre créature, que lorsque tu parviendras dans l'Au-Delà on te demandera les motifs de tes ambitions personnelles. A quoi sont-elles profitable ? Je viens aujourd'hui, chers amis de la terre, vous dire ceci : qu'aucune ambition personnelle orgueilleuse ou

égoïste ne vienne vous troubler. Laissez les divisions à ceux qui ne sont nullement initiés aux divines lois de la nature ; à ceux qui ne peuvent comprendre. Donc, croyants, haut le cœur ! Portez l'étendard de la vaillance, de la fraternité ; soyez unis par le cœur et que l'amour le plus pur vous soit un garant de vos mauvais penchants, soyez bons, charitables, rendez services aux malheureux souffrants, incarnés ou désincarnés. Recommandez-vous à tous ces chers amis invisibles qui vous guideront dans la triste étape que vous accomplissez sur la terre.

Croyez, chers amis, qu'à chacun de vous incombe de grandes responsabilités dont il vous sera tenu compte d'après vos aptitudes. Si malgré votre bonne volonté vous succombez en route, il vous sera pardonné ; mais si c'est par votre faute, craignez alors, car le Maître sera inexorable. Il pardonne ; mais il faut faire pénitence. Ayez donc à cœur de bien faire, afin que votre venue parmi nous soit une joie pour le monde spirituel.

L'Ami des Médiums.

Les Chevaux d'Elberfeld

On se préoccupe beaucoup, non seulement dans les journaux et revues spirites, mais encore dans les publications scientifiques, des chevaux dressés par M. Van Osten, puis par M. Krall à Elberfeld ville de la Prusse Rhénane. Ce n'est évidemment qu'après des années de patientes études que l'on est arrivé à développer l'intelligence de ces chevaux si toutefois on peut attribuer à l'intelligence animale les merveilleux résultats qui nous sont signalés. Ces chevaux réussissent à résoudre les calculs les plus difficiles tels par exemple que l'extraction des racines cubiques. Bien des élèves de l'école primaire n'en feraient pas autant. Il serait trop long d'énumérer ici, les longues et patientes séances auxquelles il a fallu soumettre ces chevaux pour arriver à de pareils résultats. Outre

les calculs ces chevaux peuvent arriver en frappant du sabot à énoncer des mots et des phrases comme le ferait une table autour de laquelle s'assiéent les spirites pour converser avec les invisibles de l'au delà.

Il a fallu pour arriver à ce résultat faire d'abord connaître au cheval les nombres au moyen de quilles placées sur une table. Le nombre de coups de sabots sur le sol devait correspondre au nombre de quilles que le cheval voyait devant lui. C'est par les différentes combinaisons faites avec ces quilles que le cheval se familiarisait avec les calculs. Pour passer ensuite des calculs à la notion des mots et des phrases il fallait à chaque lettre ou plutôt à chaque son de lettre attribuer un chiffre : 1 pour la lettre A, 2 pour la lettre B, 3 pour C, ainsi de suite. Ce fut sans doute très long à apprendre, mais avec de la patience et du temps on est arrivé a ceci : le cheval est dans l'écurie, il frappe du pied. Le maître s'avise de compter les coups de sabots et il constate que les lettres successivement frappées forment une phrase compréhensible.

Cette phrase est évidemment allemande puisque nous sommes en Prusse ; mais nous la donnons en français pour la compréhension des lecteurs : y, a, n, e, p, a, d, n, é, a, v, n, e. Ce qui peut se traduire : Jean n'a pas encore donné d'avoine.

On voit que le cheval emploie presque un langage télégraphique ou sténographique. Il aime à supprimer les voyelles et cependant il sait au besoin les employer. Il ne faut pas lui demander de mettre l'orthographe des mots ; il remplacera même quelquefois une lettre par une autre ayant à peu près la même consonnance. Mais, nous le répétons, il faut beaucoup de patience et beaucoup de temps pour arriver à ce résultat et il faut répéter tous les jours, quelque temps qu'il fasse ces expériences, sans cesse pendant plusieurs années.

« C'est en cela surtout, nous dit le Dr Robert Assagioli, dans la Revue *Psyche* de Florence, que consiste le simple secret des résultats merveilleux obtenus par Van Osten et par Krall. Et ceci montre une fois de plus, avec une évidence particulière, toute la

valeur des *dons moraux* dans la recherche scientifique. Il n'est même pas le plus souvent besoin d'être docteur ou professeur pour faire progresser la science. Un certain sens critique, une manière de procéder méthodique suffisent ordinairement».

« Mais trés souvent, lorsqu'il s'agit de recherches longues, fastidieuses et incertaines, de résultats inattendus, étranges et contrastant avec les idées dominantes — comme en ce cas des chevaux, comme dans le champ obscur des phénomènes médiumnimiques — il faut surtout de la tenacité, de l'enthousiasme, du mépris du ridicule, et de l'*esprit de sacrifice* ».

F. T. M.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE XI

Le chœur de Stella

« Mais pourtant, s'il vous ressemblait ? Puisque Marthe affirme qu'il est bien votre enfant ? »

— « J'aurais toujours douté et mon affection pour lui en serait amoindrie. Quant à la mère, je ne veux pas la revoir, pas même morte, jamais ! jamais ! »

— « Tu ne vas pas pourtant l'abandonner avec son enfant, dans la misère ! Tu ne peux la laisser mourir faute de soins quand ce malheureux innocent verra le jour ! s'écria Radiory. Ah ! si ton père avait agi comme tu veux agir, tu maudirais sa mémoire ! Admettons que ton orgueil, ta haine, ton dégoût, t'empêchent de revoir Marthe Envoie lui au moins une somme suffisante pour parer à ses besoins matériels. »

— « Elle mérite d'être entièrement abandonnée ! répondit Henri exaspéré. Et, si elle venait à quitter ce monde, ne serait-ce pas en somme un bonheur pour elle et pour moi ? »

— « Henri, dit tristement le Mage Blanc, ne lui envoyer qu'un secours

matériel était déjà bien peu, et j'espérais mieux de ton cœur, car la pauvre petite a surtout besoin d'un secours moral.

Mais lui refuser ton pardon, ton appui, même la charité la plus élémentaire, un peu de ton argent ! Tiens, tu me fais horreur en ce moment, car je te trouve féroce et sans conscience !

— « Cher Edgar, cria Stella dont les grands yeux gris brillaient d'une flamme exaltée, ne sommes-nous pas là tous deux pour venir en aide à Marthe ? Jamais je ne me suis sentie aussi heureuse qu'aujourd'hui, car je vais pouvoir soulager une réelle infortune, avec mon cœur et mon argent. Je suis libre, riche, sans famille ; c'est moi qui, dès demain, partirai pour me rendre chez Marthe ; c'est moi qui la soignerai, qui tacherai de la consoler et, si Dieu reprenait sa vie, eh ! bien, c'est encore moi qui élèverais son enfant. »

— « Ah ! Stella, dit le Mage Blanc, vous êtes bien la fille d'Angéline et la fille de mon cœur ! Oui, vous partirez le plus tôt possible avec Jenny, et je vous accompagnerai, pour vous servir de protecteur et aussi parce que j'espère pouvoir être utile à un être souffrant. Je te confie ma maison, Henri, puisque tu t'obstines à écouter tes mauvais sentiments. »

— « Non, reprit Stella en posant une main sur l'épaule du jeune homme, je ne puis croire qu'Henri ne soit pas de la race des bons. Il pardonnera, vous verrez, et il finira par être heureux !. »

— « Je le voudrais bien, soupira Henri, mais cela m'est impossible, pour l'instant. Mon cœur est déchainé par un orage terrible et je n'espère pas, comme vous, que les débris d'un bonheur brisé puissent se rassembler et se souder entre eux. »

— « Au revoir, ami, lui dit Stella, du courage ! Je cours préparer mes malles. A demain, mon cher Mage Blanc. »

- « C'est vrai, mon oncle, vous êtes tous deux de la race des bons, fit Henri en entendant la jeune fille descendre l'escalier. Mais pardonner toujours, n'est-ce pas donner l'absolution au mal ? »

— « Pardonner sincèrement à celui qui a failli en l'aidant de son mieux à se réhabiliter, c'est empêcher le mal de se renouveler » répondit Radiory.

Et il laissa à ses réflexions le malheureux Henri qui, resté seul, enferma dans un tiroir la lettre de Marthe et pleura les larmes les plus amères qu'il eût encore versées.

— « Ah ! si j'étais sûr que l'enfant fût de moi, sanglottait-il, comme je

l'arracherais à cette mère indigne, de laquelle ce serait le plus sûr châtiment ! »

Il pleura longuement et, comme en un rêve, il lui semblait entendre la voix mélodieuse de Stella disant : « Je ne puis croire qu'Henri ne soit pas de la race des bons ! »

Mais s'il n'était plus « de la race des bons », n'était-ce pas à Marthe qu'il le devait ?

CHAPITRE XII

Celui qu'on ne pourrait haïr !

Trois mois passèrent et Stella, Jenny et Radiory n'étaient pas encore de retour de leur voyage à Paris.

Qu'était-il arrivé pendant ce laps de temps ?

Les bienfaiteurs de Marthe s'étaient fait connaître à elle, l'avaient installée en leur compagnie dans un appartement confortable et lui prodiguaient leurs soins et leurs consolations.

Stella et le Mage Blanc éprouvaient une vive sympathie pour la pauvre enfant si accablée par sa terrible destinée, œuvre d'un Mage Noir et d'une femme sans mœurs qui avaient réussi au-delà de leurs vœux infâmes.

C'était bien l'idéale tête blonde que Radiory avait vue dans son rêve ; c'était bien l'innocente victime dépeinte par les révélations de Stella ! Mais ce visage, naguère souriant, gardait l'empreinte d'une ineffaçable tristesse, et les privations, s'ajoutant au chagrin, avaient accompli leur œuvre de destruction dans cet organisme délicat.

Le cœur de Marthe saignait d'une affreuse blessure au souvenir d'Henri et rien au monde ne pourrait l'en guérir, si ce n'est le pardon sincère de celui qui s'obstinait à laisser sans réponse les lettes suppliantes de Stella et de Radiory qui, toutes se terminaient par : « Il faut pardonner, Henri ! »

« Prends garde, lui écrivait Edgar, qu'il ne soit pas trop tard, lorsque tu consentiras à étouffer les mauvais ferments de l'orgueil, de la jalousie et de la rancune.

« Marthe n'ira pas loin, je crois ; le chagrin la mine et, comme elle me le dit si souvent, son cœur est mortellement blessé. Toi seul pourrait faire un miracle et l'arracher à cette douloureuse existence qui n'a que trop duré.

« Que te faut-il encore pour assouvir ta vengeance ? La mort d'une coupable involontaire ?

« Allons Henri, sois mon fils ! Ecoute un vieil homme qui a connu la souffrance et voudrait t'épargner celle du remords. »

Henri ne répondit que par ces mots :

« Entre Marthe et moi, tout doit être fini, mon oncle. Je ne saurais aimer ce que j'ai méprisé.

« Ma haine et mon désir de vengeance sont morts, et Marthe n'aura rien à craindre de moi ; mais, qu'elle ait été ou non coupable, les faits accomplis restent les mêmes et mon amour pour elle ne pourrait refleurir sur de tels souvenirs. »

Quel dur courage ne fallut-il pas à Henri pour écrire cette lettre, car jamais il n'avait tant aimé Marthe qu'en ce moment, mais ce qu'il croyait être sa dignité d'homme triompha.

— « Ah ! je suis bien la plus malheureuse des créatures, s'écria Marthe en sanglottant lorsqu'elle eut pris connaissance de ces lignes qui ne lui laissaient aucun espoir.

Le soir de cette même journée, la jeune femme mit au monde un fils que sa marraine Stella Harvers appela « Gilbert Henri » et le Mage Blanc, parrain tout indiqué, ajouta à ces prénoms celui d'Angel.

L'enfant devenait de jour en jour plus beau ; lorsqu'il eut quatre mois, ses traits, nettement dessinés, reproduisaient ceux d'Henri dont il avait le front, les cheveux si noirs, le nez, la bouche, et surtout le regard ; mais ces yeux étaient d'un bleu céleste, comme ceux de sa mère.

Epuisée par le chagrin et la maladie, Marthe ne put continuer à nourrir son enfant et ce fut Stella, la seconde maman, qui se chargea de lui donner le biberon. Jenny réclama la toilette et l'habillage du poupon que Radiory amusait et promenait à ses heures, et le petit être qui semblait voué à l'abandon et à la misère, eut ainsi plus d'affection et de confortable qu'il n'en aurait pu souhaiter si son cerveau de quatre mois lui eût permis de formuler des souhaits.

Pour l'instant, il voulait vivre, grossir, sourire et bégayer.

Henri n'avait pas répondu à l'annonce de la naissance de son fils. Stella lui envoya la photographie du bébé au début de ses 5 mois, avec ces mots :

« Vous êtes pour moi, le dernier des monstres ! »

Heureusement que le cher petit, qui est pourtant votre portrait vivant, n'aura pas besoin de vous ! »

Ce poupon grassouillet, vêtu d'une toute petite chemise dégageant ses bras à fossettes et ses pieds minuscules, avec ses yeux vifs et sa bouche souriante, semblait regarder son père et l'appeler. Henri contempla longuement le portrait de son fils, le plaça dans un cadre, sur la cheminée de sa chambre et, tout songeur, le cœur dilaté, les yeux humides, il murmura avec un gros soupir :

« L'enfant, c'est l'innocent, celui qui naît sans tache, celui que l'on ne saurait haïr ! ... »

Quelques jours plus tard, uue lettre d'Edgar lui apprenait que l'état de Marthe empirait rapidement et que, s'il voulait encore la revoir vivante, il lui faudrait sous peu se mettre en route.

De sa grande écriture énergique, Stella avait ajouté au bas de la feuille :

Pardonnerez-vous devant la Mort, Henri ?

La Mort ! le définitif ! l'irréparable ! Tout le passé heureux d'Henri surgit tout à coup dans sa pensée. A l'idée que la seule femme qu'il eût adorée allait le quitter pour toujours, tuée par son impitoyable dureté, son cœur se révolta et tous ses raisonnements fondirent. Il n'eut plus qu'un seul désir : la rejoindre au plus vite, et sur les lèvres un seul nom qu'il répétait en gémissant : Marthe ! Marthe !

Il sonna le domestique :

Luc, dit-il, aller faire mes malles ; je partirai demain pour Paris.

En voyant les traits bouleversés du jeune homme, le domestique interrogea :

Eh ! quoi ? un malheur serait-il arrivé ? Votre oncle ?

— Rassurez-vous, lui répondit Henri, votre maître est vivant, mais c'est moi qui voudrais être mort en ce moment !

CHAPITRE XIII

Deux âmes noires

Dans la rue Serpentine, à V. en face du riche hôtel qu'habitait avec sa jeune femme le docteur Henri Marson, on voit une large porte cochère s'ouvrant sur une cour commune à plusieurs locataires, dans une de ces maisons basses, insalubres, malpropres et délabrées. Là se logent des familles de bohêmes et des pauvres ouvriers.

Aux cris des enfants, aux accents aigres des femmes, aux voix avinées

des maris, se mêlent les gloussements des poules, les aboiements des chiens, le hennissement d'un cheval maigre ; sur la terre battue de la cour serpentent et croupissent des rigoles d'eau savonneuse, entre des tas d'ordures et de fumier ; des hardes hétéroclites sèchent sur des ficelles attachées aux fenêtres ; tout est sale, tout est pauvre, tout est laid dans cette vielle bâtisse.

Sur la porte de l'un des logements, composés de deux pièces grossièrement blanchies et carrelées, on peut lire, imprimé sur une plaque de cuivre :

Madame Vérano, couturière

Quelle clientèle vient se perdre dans un pareil taudis où l'on n'entend que si rarement le bruit de la machine à coudre ? Cette madame Vérano ne doit pas être accablée de robes à faire, car elle n'a même pas une apprentie.

Et pourtant, c'est un continuel va-et-vient de gens de toute sorte dans l'étroit logement : messieurs en gibus, petits employés, ouvriers et ouvrières, dames en toilettes, grisettes et domestiques, viennent frapper à la porte de Madame Vérano.

Qu'y peuvent-ils venir faire, les hommes surtout ?

Eh ! bien si la plaque de cuivre clouée sur la porte n'était pas mensongère, elle porterait cette adresse :

« Madame Vérano, somnambule et tireuse de cartes, proxénète et avorteuse. A pour excellent associé Monsieur Verano, astrologue, graphologue, chiromancien, sorcier et magnétiseur hors pair. »

Mais on comprend qu'une pareille enseigne serait faite pour attirer la curiosité et les poursuites de la police ; aussi Madame Verano préfère-t-elle passer pour une modeste couturière.

A cette heure, elle n'a pas de visites, et cause avec Monsieur Verano, dont elle a jugé séant d'emprunter le nom, mais qui n'a jamais été son mari devant la Loi. Au fait, la Loi leur importe peu, puisqu'elle ne les empêche pas de vivre ensemble !

Madame Verano est une femme grande et forte, très brune, aux traits accentués ; ses yeux ont une nuance et un éclat semblables à ceux des fauves et brillent sous d'épais sourcils qui se rejoignent en pointe ; elle a des narines frémissantes et ses lèvres se serrent dans un rictus de haine et de malice.

Monsieur Verano est petit, avec des yeux très noirs et enfoncés dans

leur orbites, un nez crochu et des lèvres minces. Sa physionomie annonce la ruse et l'avarice.

Ils viennent d'achever de souper. Madame Verano débarrasse et essuie la table, apporte à son compagnon son tabac et son eau-de-vie et revient s'asseoir en face de lui, un petit registre à la main.

— Il est temps de faire nos comptes de la journée, dit-elle.

— Oui, répond l'homme. Le Monsieur auquel je cède notre chambre tous les lundis (c'était le jour) ! m'a remis fidèlement ses cinq francs, il en a été pour ses frais, car la dame en noir n'est pas venue au rendez-vous. Vendu à Madame T..., la corsetière, un philtre d'amour pour ramener son mari à de meilleurs sentiments envers elle : 40 francs.

— La pauvre imbécile ! s'exclama en riant Madame Verano ; elle a payé bien cher son charlatanisme !

— Reçu pour trois études de graphologie et de chiromancie la somme de 12 francs, continu Monsieur Verano. C'est tout pour moi. Et toi Michaëla, qu'apportes-tu à la caisse.

— Oh ! plus que toi, mon ami ! Reçu de la jeune fille blonde la somme de 50 francs pour l'avoir débarrassée du fruit de sa faute.

Reçu de Madame R... 20 francs, sous promesse de recevoir chez moi sa correspondance sentimentale et de transmettre ses réponses à son amant.

Reçu pour quatre séances de cartomancie et de somnambulisme : 16 francs ! Soit : 57 francs pour toi et 86 francs pour moi. Nous sommes riches de 143 francs aujourd'hui.

— Sans nous être donné trop de mal ! conclut Verano. Si ces bénéfices se soutiennent, nous ne tarderons pas à nous retirer dans une villa à la campagne ou dans un châlet au bord de l'eau.

— Mon cher, lance Micaëla, il n'y a pas de mine plus riche à exploiter que la bêtise, la crédulité et le vice des gens !

— Maintenant que nous voilà « à flots, » reprend l'homme, ne va pas me faire une seconde édition de l'affaire Marthe Marson. M'en as-tu gaspillé du temps et de l'argent pour te venger de cette petite femme blonde ! Quel mal avait-elle pu te faire avec sa figure si douce ?

Tu est allée jusqu'à me menacer de me quitter si je n'arrivais pas à tes fins ?

— Il faut qu'elle trompe son mari ! me criais-tu. Comme cela, il la chassera ou il la tuera. Ou bien, suggère-lui de se suicider, pour qu'elle

me débarrasse à jamais ! « Enfin dis-moi ce qu'elle t'avait fait pour la détester à ce point ! »

— « C'est mon secret ! » répond Michaëla dont la figure s'assombrit dans une expression de rage et de haine.

— « Ai-je assez travaillé pour te plaire, Michaëla ?

Amener la vieille Betsy, la servante des Marson, qui était la superstition et l'avarice mêmes, à venir se faire tirer les cartes par toi qui, feignant comme toujours le somnambulisme, lui apprenais qu'elle mourrait dans l'année si elle n'obéissait au désir du chanteur Auguste Roll, le ténor du théâtre municipal, lequel lui remettrait une forte somme si elle favorisait ses amours avec Marthe Marson.

Te faire avoir, par la vieille Betsy qui avait réussi à persuader sa jeune maitresse que tu étais la meilleure couturière de la ville, la visite de Madame Marson, pour la confection d'une robe dont elle n'a jamais vu la couleur !

Comme tu prenais tranquillement ses mesures pendant que, sous prétexte de t'apporter les derniers journaux de mode, je lui parlai quelque peu et l'hypnotisai si bien en la regardant, qu'elle était, au bout de cinq minutes, absolument inconsciente de tout ce qui l'entourait et que je lui suggérai d'aimer Auguste Roll et de s'enfuir avec lui.

Lorsqu'elle est revenue à elle, tu lui as dit qu'elle venait d'avoir une petite syncope et elle l'a crû de bonne foi.

Persuader enfin à Auguste Roll que cette petite femme blonde si jolie, si élégante, si riche, était amoureuse folle de lui, ce qui a suffisamment énorgueilli ce fat pour le mettre à notre merci !

Le reste est venu ensuite... et ses vœux ont été exaucés.

Voyons, Michaëla, n'ai-je pas droit à ta reconnaissance ? »

— « A propos des Marson, l'hôtel du docteur est à vendre ? Alors, il ne reviendra plus ici ? » fait celle-ci, conservant sa figure rageuse.

— « C'est probable, dit le Mage Noir. Mais que nous importe le docteur Marson ?

Sa compagne ne pense pas comme lui, et elle demeure pendant quelques secondes les sourcils contractés et le regard fixe.

Cette maitresse d'un jour, fatal caprice d'un jeune homme, avait-elle espéré s'attacher fortement Henri, pour qu'elle se mit à nourrir contre la pauvre Marthe tant de haine et de jalousie ?

Quelle pensée ténébreuse s'agite derrière le front de Michaëla ?

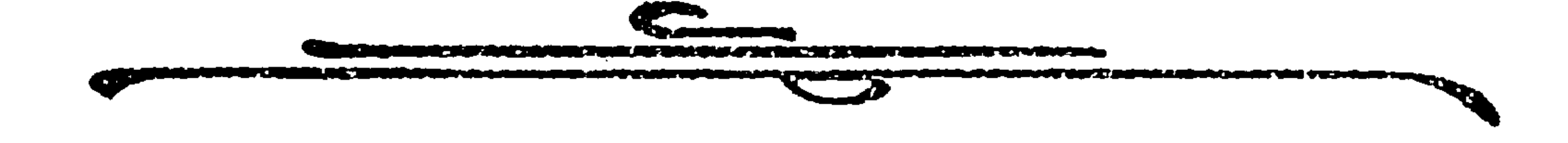
— Enfin, murmura-t-elle, l'essentiel est que cette femme sortie du ruis-

seau retourne dans le ruisseau. Personne n'est venu m'offrir la considération et le luxe, à moi !

Pendant que les Verano, ces deux âmes noires, échangeaient ainsi leurs impressions, Stella, endormie par le Mage Blanc, reproduisait à celui-ci leurs moindres paroles.

Et ce fut Edgar Radiory qui éclaira la police de V... sur ce qui se passait journellement dans cet atelier de couturière où tant d'infâmies avaient été conçues et réalisées contre la malheureuse femme d'Henri.

(A Suivre). MAXÉTONE.



BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

L'Au-delà et la Survivance de l'Etre. — Nouvelles preuves expérimentales par Léon Denis. Prix : 0 fr. 25.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs à titre gratuit un volume de *L'Au-Delà*, pris au siège de la Société Algérienne d'Etudes Psychiques. Les abonnés du dehors peuvent le recevoir franco par la poste en nous faisant parvenir 0,10 centimes pour frais d'envoi.

— *La Mort Vaincue*, ouvrage d'un intérêt capital au point de vue philosophique et social. Résoud scientifiquement le formidable problème de la vie et de la mort. Les principaux collaborateurs sont : MM. L. Denis, publiciste ; C. Flammarion, astronome ; G. Delanne, ingénieur.

Cet ouvrage est en vente à la librairie Relin, au prix de 0 fr. 75.

En librairie, deux plaquettes : « *Etudes Intuitives* » et « *Etudes comparées de la doctrine ésotérique.* Religions et philosophies religieuses.

Ces « Etudes » sont l'œuvre de Mme Jeanne Beauchamp, présidente et fondatrice de l'*Alliance Spiritualiste*. Elles sont offertes *gratuitement par l'auteur* à toutes les personnes qui lui en feront la demande au Secrétariat de l'Alliance Spiritualiste 12, Rue de Mons, Amiens (Somme).

Le Directeur-Gérant : F. MENDE.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot